

A VOIE LIBRE !



Photo : DR

Dépôt d'Alger-Hamma, dix-neuf heures trente. Abdeslam s'immobilise devant la grande baie vitrée qui le sépare du bureau des sous-chefs. Il pose à ses pieds le lourd panier en osier qui contient son repas du lendemain. Ce repas, sa femme l'avait préparé avec le même soin habituel. Un soin façonné par de longues années de vie commune avec cet homme dont le métier n'était à nul autre pareil, cet homme dont elle avait accepté de partager trente années de sa vie et qu'elle n'avait jamais vu se plaindre.

Un boulot dont elle avait deviné la dureté dès les premiers instants de leur vie conjugale, devinant d'un simple regard sur son visage buriné que la journée n'avait pas été facile comme il se contentait de dire, même dans les pires moments.

Abdeslam secoue la tête pour se débarrasser de ses pensées, comme on chasse une mouche qui vous importune, et fixe de nouveau son regard sur la feuille. Pendant trente-cinq années, son nom a figuré sur cette feuille de service à côté d'un trait surmonté d'un numéro qui représentait un train de voyageurs ou de marchandises à mener à bon port par tous les temps, sous la chaleur torride des plaines ou du froid glacial des Hauts-Plateaux.

Pendant trente-cinq longues années, il a vu défiler à ses côtés tant de jeunes compagnons venus apprendre le métier. Nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, sont des mécaniciens chevronnés ; quelques-uns même sont devenus des responsables. Ponctuel, il était apprécié de ses chefs et de ses compagnons pour ses qualités de formateur. Tous ceux qui l'ont côtoyé ont apprécié cet homme compétent, certes peu bavard, mais ne reculant pas devant la difficulté.

Plongé dans ses pensées, Abdeslam sent une présence dans son dos. Le reflet de la vitre lui renvoie l'image de son aide-conducteur qui l'observe depuis un moment sans oser le déranger, car Brahim a compris que ce jour était particulier pour son patron.

Ce jour est l'aboutissement de toute la carrière d'un homme qui avait avalé des

kilomètres de voies par tous les temps et qui ne savait rien faire d'autre. Abdeslam regarde toujours la feuille de service qui porte la date du lendemain. Comme hypnotisé, il fixe deux petits mots en rouge accolés à son nom : «congé + retraite». Combien de fois avait-il appréhendé ce moment. Il en parlait avec ses camarades dans les réfectoires entre deux trains :

- Pendant que vous trimerez comme des bagnards, je me la coulerai douce, grasse matinée et canne à pêche ! plaisantait-il.

- Oh ! on te connaît, vieux, tu nous regretteras...

- Jamais de la vie, je serai heureux de ne plus voir vos têtes mal rasées et de ne plus sentir le gas-oil qui vous imprègne ! Mais ils savaient tous qu'il n'en pensait pas un mot. Et aujourd'hui, il est là, fixant toujours ces deux mots «congé + retraite» qui semblent le narguer et lui dire : ça y est ! Bientôt tu ne seras plus bon à rien !

Comme un automate, il se penche, ramasse son panier et se dirige vers les vestiaires. Quelques instants plus tard, il en ressort en tenue de travail, sa vieille casquette enfoncée sur son crâne. Il se retourne vers son compagnon et lance :

- Ça va ?

Deux mots qui ont la même signification depuis toujours et qui voulaient dire tout à la fois : est-ce que tu vas bien ? Est-ce que tout est en ordre ?

Brahim comprenant ce que ressentait son aîné, et malgré sa gêne, s'efforce de prendre un air dégagé et répond : RAS ! (rien à signaler) ; j'ai les bulletins. «Ils» nous ont donné la 10, c'est une bonne machine !

Ensemble, ils se dirigent en silence

vers la voie de sortie où les attend leur locomotive. En chemin, ils croisent des compagnons qui les interpellent :

- Salut vieux ! Alors c'est le dernier ?

- C'est le grand jour, vieux !

Abdeslam les écoute, leur sourit et leur fait un petit signe de la main, mais de toutes leurs marques de sympathie, il ne retient qu'un seul mot : vieux ! Il sent involontairement ses épaules s'affaïsser.

Brahim le suit en silence. Quelques mètres plus loin, ils croisent Younes, surnommé «Jonas», réputé pour ses malheurs répétés, car Younes cumule à lui seul tous les incidents de route que l'on puisse imaginer. Une véritable encyclopédie des malheurs.

Brahim prie Allah que le bonhomme se taise, mais c'était trop demander au bavard qui lance :

- Eh vieux ! Tu connais la nouvelle ? Le 4052 a sauté sur une bombe à Oued Djer, douze wagons par terre. Kader, s'en est sorti, mais le chef de train est hospitalisé, il paraît que c'est grave.

Ne pouvant plus se retenir, Brahim attrape le bavard par le col et lui hurle au visage :

- Espèce de... Tu ne peux pas te la fermer au moins une fois dans ta vie ?

- Laisse ! intervient Abdeslam, il est comme ça et personne ne pourra le changer ! Ne perdons pas de temps !

La machine était là comme une bête docile attendant son maître. Le ronronnement sourd de ses trois mille chevaux était rassurant.

D'un coup d'œil machinal, Abdeslam inspecte son engin. Il comprend que ce jour-là son compagnon a sorti le grand jeu : cabine bien propre, vitres parfaitement nettoyées ; bref, tout est en ordre.

- Vingt heures, nous sommes en avance, notre départ est prévu pour vingt et une heures trente. Abdeslam comprend que Brahim tente de meubler la conversation et lui en est reconnaissant.

Il le regarde furtivement et se met à penser que ce grand gaillard a toutes les qualités pour faire un bon mécano. Il se souvient parfaitement du premier jour où il l'a eu sous ses ordres pour remplacer Hocine qui venait de réussir son examen de conducteur. Il revoit ce grand jeune homme, frais émoulu de l'école des apprentis, debout devant lui, impressionné par cet ancien, avare en paroles.

A eux deux, ils forment maintenant une équipe soudée par le temps et dont les automatismes sont les garants de leur sécurité et de celle de leurs convois. Chaque jour qui passe les rapproche l'un de l'autre. Brahim devinait les ordres de son chef et les anticipait même.

Vingt et une heures. L'heure où les rues se vident et où les rares passants pressent le pas pour rentrer. En gare du Caroubier, les deux hommes sont dans la cabine de conduite d'une locomotive en tête d'un train de marchandises qui s'apprête à partir dans la nuit.

Comme il l'a fait maintes fois, Abdeslam se lève de son siège et dit :

- Occupe-toi des essais de freins, je vais visiter le train. Je veux savoir ce qu'on nous a refilé ; j'ai bien l'impression qu'on nous a donné le max.

Vingt et une heures trente. Le chef de gare en coiffe blanche s'approche de la machine :

- Alors vieux, il paraît que c'est le dernier ? Veinard, tu vas te la couler douce mon gars !

Mais Abdeslam n'est pas d'humeur à discuter.

- Ouais, laisse-nous partir, il est l'heure !

Le chef de service lève sa lanterne et

Par Benzine Tayeb, retraité des chemins de fer

un beau feu vert s'allume. Comme il l'a fait des centaines de fois, Abdeslam donne un coup de sifflet bref et le train s'ébranle en douceur, puis petit à petit prend de la vitesse. Bercé par le ronronnement du diesel, Youcef semble hypnotisé par le puissant faisceau du phare traversé de temps à autre par des bestioles nocturnes, petits grains lumineux fugitifs.

A voie libre ! dit Brahim. Le signal avancé de la gare de Thénia semble leur présenter un beau feu vert spécialement pour eux. En gare, un train est là tous feux éteints.

- «Il» est là, dit Abdeslam. En gare, le train de marchandises 3054, arrêté dans la pénombre, stationne, phares éteints, pour éviter de les éblouir.

Avec un pincement au cœur, Abdeslam remercie et salue par un bref coup de sifflet les camarades qui rentrent sains et saufs à la maison.

Vingt-trois heures. Le train file à quatre-vingt kilomètres à l'heure. Les tunnels de Lakhdaria se succèdent. Les deux hommes sont silencieux. Un lièvre défile à grands bonds devant la machine ; sur le point d'être rattrapé, il fait un grand crochet sur la gauche et disparaît dans les buissons.

A voie libre ! La gare de Lakhdaria est franchie sans arrêt. Les quais sont déserts, la gare est abandonnée depuis «les événements». Au kilomètre 84, Abdeslam regarde avec tristesse les carcasses de wagons éventrés, gisant sur le bas-côté. Il se surprend à penser : «C'est tout ce qui reste du 3051 qui a sauté le mois passé ; heureusement, que ce fou de Kader roulait à 90 au lieu des 70 autorisés.

La bombe qui était destinée à la loco a explosé sous la rame.» Brahim, comme s'il devinait les pensées de son chef, lance : «Il a la baraka, le Kader, trois fois qu'il en réchappe !»

Il regarde en frissonnant le wagon renversé, sur lequel une énorme inscription à la peinture rouge et en arabe : «Conducteur de train, ton jour viendra.» Comme à chaque fois, un sentiment de rage et d'impuissance l'envahit. Pourquoi nous ?

A voie libre ! La gare de Kadiria est traversée sans arrêt, avec toujours le même petit coup de sifflet bref pour saluer le chef de gare, debout sur le quai. Sa lanterne à la main, il suit des yeux cette interminable procession de citernes de carburant et regarde disparaître dans la courbe le feu rouge sur le dernier wagon. Il rentre vite s'enfermer dans son bureau en pensant qu'Allah vous protège camarades.

Au kilomètre 95, tout à coup, à la sortie de la courbe, une tache blanche en plein milieu de la voie. Les deux hommes paralysés se regardent, ils ont compris !

Ce qu'ils redoutaient tant, ce qu'ils espéraient ne jamais rencontrer était là devant eux ! L'engin de mort, enfoui sous la caillasse, les attendait.

L'explosion fut entendue à des kilomètres à la ronde. La machine se souleva, puis, comme une grosse bête blessée, se coucha sur le flanc et glissa dans le fossé, suivie des citernes de carburant.

Le lendemain, au petit jour, on retira de la machine le corps de Brahim, carbonisé, méconnaissable.

Longtemps on rechercha Abdeslam. On le retrouva dans la matinée, profondément brûlé. Il avait tenté de s'éloigner du brasier et s'en était allé mourir, couché sur le flanc, à quelques mètres de là, dans un champ.

Brahim ne sera jamais mécanicien. Abdeslam ne jouira pas de sa retraite. ■